

**Mission
ça déménage**

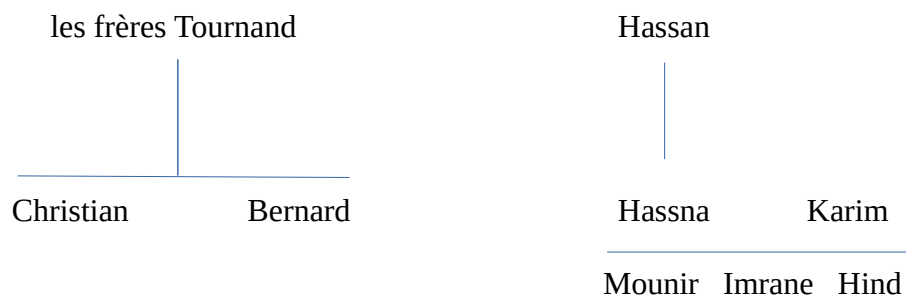
suivi de
vie et mort du bâtiment C



jardin E terre | 24-28 avril 2023
cité Jacqueline Auriol | Coulounieix-Chamiers
résidence Ça déménage | compagnie Ouïe/Dire

Marion Renauld

Acteurs



+

Christine
Khadra
Patricia
Marie-Claude
Rolande

+

le vent, la pluie, les arbres, les oiseaux, les cailloux, les coquelicots, des tiges de fleurs jaunes, les fraises, les salades, une flaque, de la terre noire, des graminées, des pommes de pin, la cabane de Joël, sa table + 3 tabourets en bois massif, une machine à écrire, des feuilles

+

un ou plusieurs mystérieux.euses inconnu.e.s
qui ont, d'une heure à l'autre ou d'un jour à l'autre :

- * remplacé les pierres mises dans la table en bois par une pomme de pin sur un nid de feuilles vertes au centre de la table *
- * décroché le caillou percé qui j'avais suspendu là *
- * ajouté une tige de fleurs jaunes à une tige de fleurs jaunes *
- * shooté dans le bord de la mare les cailloux qui l'entouraient *





Christian à la retraite il se souvient encore quand il jouait au foot sur le terrain qui est au cœur de la cité.

Aujourd'hui c'est Khalid qui apprend à jouer à un très petit gosse, un autre est dans les buts.

Les oiseaux jouent aussi, les arbres et les tomates et quelque chien sorti, des cailloux, des abeilles.

Eux sont en noir et bleu et la pelouse est verte, les efforts sont constants et longue l'aventure, la façon de compter deux trois pas on arrête, avant ça des chevaux, des avions, des chevaux, avant ça des bestioles et toutes sortes de choses, après ça le même temps.

Les histoires nous obnubilent, on se contrefiche du passé, dans des millions d'années, qu'y aura-t-il ici ?

Même le XXI^e siècle sera parti depuis longtemps.

Qui apprendra à qui à résister à quoi, et à désirer quoi, comment et avec qui ?

De qui diable devenons-nous les futurs dinosaures ?

Les petites à qui Khaild apprend à jouer, ce sont les enfants de Karim, le mari de la fille d'Hassan, Hassna, Mounir et Imrane.

Même eux seront partis depuis longtemps.

Hassan ira passer ses vacances au Maroc, encore là ça jouera au foot, ça bougera sans doute sur des millions d'années.

*

Sérieusement le ballon bleu sur la pelouse remplie de marguerites, à côté du figuier.

Deux frères, deux fois buts à la volée. Frapper, sa réjouir, frotter les marguerites, battre le rythme coup sur coup, hurler sa joie.

En bermuda devant le mur blanc bleu du jardin marocain, sur la pelouse qui a connu et les avions et les chevaux, les accélérations et les pistes, les courses et les taureaux de feu juste au pied de chambres à coucher.

Vibration dans les pieds, elle arrive fort la balle, elle arrive pas la balle, elle arrive vraiment pas, et puis entre soudain et c'est l'éclat de bras.

Les arbres parlent aux pierres, la pluie à la terre, aux hommes les hommes. On est sur un ballon.

C'est ce genre de ballons même dans dix millions.

Avec Mounir, Imrane et Hind, nous avons fait un jardin sous la pluie. Avant, Imrane et Mounir depuis la cabane sautaient comme des sauvages, des sauts impensables. Après, sous la pluie, nous avons planté et posé des pierres tout autour du jardin.

C'est le jardin E terre sur feu le bâtiment.

Dans le jardin, au lieu du soleil, il y a cette tige avec des fleurs jaunes. Au pied, des petites pousses et un cercle de pierres. Tout le monde était content, on a rincé nos mains dans la flaque d'eau derrière.

Le vert, les mousses et les rivières. On est sur un bateau, des noms remplis de chair.

* *

Alors que Christian est dans son salon, sans doute son frère avec, les deux frangins enfants sont dehors à jouer. Au même endroit qu'hier encore.

Les bonds des deux frangins. La collection de camions de pompiers jouets de Christian. On ne cesse l'enfance.

Alors qu'avec Mounir, Imrane et Hind, nous faisons le jardin, avec Hassan nous entourons la mare. De cailloux en cailloux, ce fait ce qu'on veut voir, ce qu'on veut ressentir et à la fin on dit Ah oui c'est mieux comme ça.

Les gamins tu sens bien qu'ils aiment ce qu'ils sentent, qu'il cherche un plaisir, qu'il vise un désir.

La cabane depuis la quelle ont sauté les deux gosses fait l'unanimité, et elle n'existait pas du temps des frères Tournand.

On sent bien au futur qu'on en désire plusieurs, de ces abris de pluie avec mare et jardin.

Hassna elle dit que c'est le signe d'une intelligence suprême, juste d'aimer faire un jardin, entre les gouttes, la gamine qui rigole quand chaque frangin plonge, quand chaque frangin grogne et replante un bouquet.

Le charme au pied le charme et les efforts des troncs et les règnes plastiques.

Dans des millions d'année qu'on en soit aux tortues et encore aux crapauds, le soleil empirique et la lune maîtresse.







* * *

Christine raconte qu'elle est ici depuis cinq mois. Et que ce sera son dernier déménagement, car les déménagements, « c'est dur ».

Christine raconte aussi que les enfants, en avoir deux c'est déjà bien assez. Son deuxième enfant en vaut dix à lui seul.

A beaucoup travaillé dans la restauration, et comme femme de chambre et puis avec les vieux. La vie, les gens, sont son plaisir. « Et si je peux aider », dit Christine.

Il faudrait un bouquet pour le dos de Christine, des bises cataplasmiques.

À la place de la mare, un jacuzzi à bulles.

Après Christine partie, nous sommes descendus dans la salle des machines. Et la salle des machines, un sauna permanent, presque on tente un hammam.

Il faudrait un hamman pour le dos de Christine, qui aime se promener au jardin marocain.

À six heures du matin, sur la branche du sapin, elle écoute l'oiseau, et après la journée semble moins compliquée, silence seul, ennui, ballades.

À la place du E ter, il y a un jardin. On perd en habitats ce qu'on gagne en légumes. On ne va pas passer aux légumes dérobés mais aux embellissements complices et spontanés.

Les enfants et les vieux, les adultes eux aussi jouent avec des ballons, jouent avec des cailloux.

Moins de lits, plus de vies, plus de nids, plus de riz, plus de rires, moins de pire.





* * * *

Toute la dose de souffrance et le merle moqueur.
Tous les merles du monde, une attention amie.
Tous les amis du monde et la dose de chansons.
Et toutes les chansons de douceur sur douleurs.
Les doses de moqueries, tout le monde moqué.
Et les doses de dingeries, toutes les dingeries du monde.
Une seule tige de fleurs jaunes, soudain une autre tige.
Toutes les tiges du monde et toutes les fleurs jaunes.
Toutes les moqueries sur toutes les dingeries.
Les merles et les amis et toutes les chansons.
Toute la dose de souffrance et toute la dose de chance.
Une digue près de la mare, une digue de terre noire.
La dose de dingeries et que la terre est dure et molle près de la mare, et
molle quand on se marre.
Et le merle moqueur, tous les petits rameaux.
Chaque petit rameau et chaque grand chagrin, chaque flaque, chaque fleur,
chaque jaune poussin.
Toutes les dingeries, tout le temps, tout le monde.

* * * * *

Chaque personne est unique, chaque chose est unique et le temps n'arrange rien à l'affaire, tout bouge.

Hassan est là depuis trente ans, Khadra depuis la moitié, les frères Tournand depuis toujours et Imrane et Mounir, Hind depuis leur naissance.

Les arbres depuis plus longtemps, coupés près du bâtiment, préférence parking. Presque chaque personne a une voiture, les enfants leurs poussettes vélos et trottinettes.

Chaque mouvement de roue suppose une force, les personnes activent l'espace.

L'espace n'est pas unique, il est commun.

Le sol est unique, il peut même être privé, chaque grille est unique et l'espace est clos même à être commun.

Le problème des grands ensembles est l'intrusion du collectif. Alors on charge l'individu de se donner à lui-même son plaisir. Le voisinage ne grandit pas les grands ensembles, il appauvrit l'espace.

Chargé de territoire, chargé de public, amnésique du peuple. Le problème des grands ensembles est de passer d'un travail commun à un endroit commun. Des ouvriers on passe aux habitants, locataires HLM. Le collectif n'est pas social, on se prive de logis.

Chaque personne est unique. Sa peau est collée au sol. L'espace est vécu librement.

Le problème du partage. Et plus je te partage, et plus je te savoure.

* * * * *

Ah ça non, la lune elle ne déménage pas, elle a son cycle à elle et aucune commande, aucune volonté.

Vivre en logement social impose un pli à ta volonté propre, habitante.

Et Christine d'ailleurs à ici, Patricia d'ici à là, Khadra il y a quelques années, ces derniers temps pourtant un changement de balcon.

Vivre en logement social impose de la poussière et quelques effacements.

On peut craindre ce qu'on va perdre alors qu'on déménage.

La lune demeure la même aux quatre coins du monde, la lune comme un ballon, tire Mounir tire.

Le suspense haletant est dans 150 ans.

Et pendant ce temps-ci aux quatre coins du monde, à Cuzco, à Kyoto, à Rio, en mer noire, c'est le même systèmes et des débrouillardises.

Indifférence ou obsession du bien commun, l'engagé par l'action.

Tu chantes, tu agis. Tu reflètes la lumière, tu réagis aussi.

Tu sors de ton logis, désuète alouette, et tu enfonces ta pelle. Le reste suit probablement, la lune dans la pelle ou la lune en carton. Le suspenses haletant est juste devant toi. Tu vas déménager tout ça.





* * * * *

Ce matin la mare était déjà défaite en partie sur un bord. Mais tu as remplacé les cailloux déplacés.

Marie-Claude dit que le temps est mauvais, qui est allée chercher du pain pour son voisin. On regarde les salades, les fraises qui rougissent, le voile qui s'épaissit.

Devant les arbres coupés près du bâtiment A, plusieurs fois Marie-Claude et sa voix retenue, sa voix, son ton haché, sa colère sous contrôle, ses bras qui gesticulent, plusieurs plusieurs fois elle dira Massacre à la tronçonneuse, c'est le cas. De le. Dire. Tout le monde est scandalisé.

Ces arbres-là, Rolande les connaît depuis le début et ça fait 60 ans.

Dans 60 ans, s'il reste des arbres, ils seront sur des lignes faciles à laver.

Rolande ne se plaint pas, ceux devant sa fenêtre ont été élagués, et quelques fleurs en pots sont posées sur le bord.

Pas de tour en cailloux sur le bord de Rolande.

Dans le jardin E terre à la place du E ter, ils ont déposés neuf cercueils. La mort ici est une réalité.

Le bâtiment C, le bâtiment E ter, Patou, Rémi, Jipé et les arbres de son square, le square Jipé, libre vagabond.

Le rond-point Allende, à est à côté, est maintenant une impasse, l'impasse Allende, c'est *no alternative* avec ses cages à poules et sa façade blanche.

On pourra se garer sur le parking Jipé, ce n'est pas la prairie.

* * * * *

En perspective, il y a l'avenue, l'école, les 9 cercueils, le jardin marocain et le terrain de foot, à côté ce jardin et l'aire de jeux plus loin près des barres de logement, où les gosses ont leur chambre, les grands ont le salon.

En vue du haut, du vert et du béton + les routes plutôt blanches.

Par le dessous tu as les canalisations et tous les vers de terre.

Avec Hassan, on a parlé du paradis, on a mis les pieds dans l'eau, le paradis sur terre, on n'a pas pris rendez-vous. On est assis dans le paysage.

En perspective, le paysage où passent des chevaux, des avions, aviatrices et cheminots, gens d'ici et d'ailleurs, Buffalo Bill et femmes de chambre.

Populations déplacées.

On se promène ici, dans notre quotidien. On crée la partition dans les cases du quartier, les routes lointaines et profondes, on est la jungle urbaine. On cherche les noms des espèces. On fait les courses, on fait moins de courses à cheval, ni de courses de chevaux. On organise la survie des populations déplaçables.

Les deux coquelicots près du bac, la tombe est fleurie dans l'art des saisons.

Il faut bien savoir dire à dieu, remercier l'espace-temps.

Et passer au suivant, quelques huit autres bac, ne pas montrer l'entrée, la poubelle à idées, monter sur la cabane et penser à Hassan, il faut bien dire bonjour.

* * * * *

Dans 100 ans, rien de ce qui est là n'existera encore.

Tout, sauf le ciel, sera mort, sera né, rien ne sera pareil. Sauf à peu près le ciel.

Nous de la terre, nous sommes ce temps sans nul autre pareil.

Dans 100 ans, on ne se dira pas que c'était le bon temps. Le bon temps n'a jamais existé. On ne court pas derrière une disparition.

On se dira Bon débarras.

Bon sang, des vies comme ça, on les aime et pourtant on ne les souhaite pas.

Si le bon temps existera, on chante pour ça, on en fait des pieds et des mains. On croit fort à l'émulation.

Dans 100 ans ce sera un centre commercial ou bien des pâturages à connexion wifi.

Ou bien plus gris, ou bien plus vert. Tu choisis maintenant à quoi tu dis adieu, adieu polystyrène et ô adieu amiante.

Tu choisis maintenant à quoi tu dis bonjour, à toujours la même chose et un nombre infini de variations possibles.

La commune création.

Dans mille ans c'est encore le rêve évolutif. Puis le vécu du rêve. Puisque tu portes en toi l'entière création, ça ne s'arrête pas.





Formes

La version originale du poème ci-dessus a été frappée en plein air sur des feuilles japonaises qui ont un toucher velours, chacune doublée pour adoucir les coups. Il en existe donc une deuxième version, presque transparente, sur laquelle n'apparaissent que les marques laissées par les marteaux des lettres, des ponctuations, et surtout des points.

Pendant cette semaine, nous avons aussi préparé l'exposition collective *Ça déménage*, censée avoir lieu en octobre prochain dans la grande salle des Archives Départementales. Nous avons cherché à entremêler le contenu des pratiques de chacun.e. (dessins, vidéos et sons), en espérant que soit enfin signée la convention officielle. Ça n'a pas été signé, mais un accord tacite fut donné et entériné la date de vernissage, à savoir le 12 octobre 2023.

À cette occasion, j'ai notamment travaillé avec Kamel Maad et Armelle Antier en vue d'une installation. Il y aurait 5 vidéos de Kamel, qui retracent l'histoire du bâtiment C : les plans de l'architecte d'origine, Robert Lafaye, qu'Armelle a retrouvés en allant justement travailler aux Archives, puis des vues de la carrière où les pierres du bâtiment furent taillées, puis le bâtiment vide, puis seulement des bouts de pierre au sol, enfin seulement le sol, de la terre brune et plate. Dessous, il y aurait la fresque d'Armelle, dessinée à la plume et à l'encre de Chine, d'une partie des pieds du bâtiment C. Le relevé avait été effectué sur place en mars 2021, en vue de l'installation, pour le festival *Looping #4* en juillet 2021 de quelques 300 feuilles patafixées à même le bâtiment, préalablement frappées à la machine à écrire. Ce sont les *Nouvelles du coin*, et elles doivent paraître prochainement. Entre les vidéos de 4 minutes et le dessin fixe, un texte.

Le présent poème suit le texte que j'ai écrit pour cette installation, le lundi après-midi. À la fin, j'ai lu le texte avec les vidéos pendant que Kamel enregistrerait. Après avoir fait des photos des feuilles, il a utilisé son logiciel d'extraction de texte à partir d'images, il avait à peu près le truc, puis il l'a glissé entre, en blanc sur fond noir, à un certain rythme sur 20 minutes. Tu peux regarder complètement chaque vidéo et tu as la totale. Voici donc le texte qui fut frappé sur le même papier velours, cette fois plié en deux :

[vidéos] archives, carrière, vide, pierres, pleine terre
[texte] **vie et mort du bâtiment C**
[dessin] en noir des pierres taillées des plantes sauvages



24 avril 2023, cité Jacqueline Auriol, Coulounieix-Chamiers

La cité Jacqueline Auriol est un de ces grands ensembles aujourd'hui pris dans un plan de rénovation urbaine. De rénovation humaine.

Les bâtiments C et E ter ont été détruits, les gens essaient de vivre. Sur le gravier ou la terre sèche, des petites plantes repoussent. Des façades ont été refaites, des balcons, des entrées.

Dans l'entrée du bâtiment E ter, qui est une cage carrée, la lumière rose des vitres pop mèche le morceau de moquette à motifs. Et quand tu montes, à chaque étage s'affiche le plan d'évacuation.

Un plan de situation est dessiné en-dessous de ce plan. Situation, rénovation, évacuation. Habitations à loyers modérés. Logements privés et à moitié privés, objectif mixité sociale.

Au pire on sait comment s'enfuir. Mais rester, on se demande encore comment, encore combien de temps, où sont les issues et même les réussites.

Parce que la cité Jacqueline Auriol est un endroit qui ne manque pas de charme. Un endroit dont l'envers s'agite dans les têtes, les gens essaient de vivre.

.1.

Vie et mort du bâtiment C
1952-2021

ici on dirait le temps arrêté
tandis qu'il file encore

conception et destruction
la suite camarade

on a dessiné les plans, on a taillé des pierres, on a tout déplacé
– tout
on y a ajouté de quoi vivre – habiter
on y a habité

on a dessiné de nouveaux plans
on a fracassé des pierres
on a tout jeté et le reste avec
de ce qu'il faut pour vivre – on a déménagé

ailleurs et autrement et avant et après, le temps sur un espace
avec les gens dedans et puis les gens dehors
le temps ne s'arrête pas

.2.

avant le bâtiment il y avait la terre
– et regarde la terre
imagine son odeur
avant le bâtiment il y avait la terre et sur la terre
il y a eu des avions il y a eu des chevaux
avant le bâtiment furent un aérodrome ainsi qu'un hippodrome
enfin des logements à loyers modérés
et maintenant plus rien, ô seulement la terre

et le temps est la terre

et ceux qui y sont nés
et ceux qui y sont morts
et ceux qui ont bougé ceux qui ont fait des blagues
et ceux qui ont lutté et ceux qui vivent encore
qui font l'esprit du lieu de pierre à la terre

file file le temps il nous reste demain
libérés des cailloux

du papier à la terre de la terre aux – cailloux
des cailloux au papier sans cesse des images
imagine le bruit des machines fracassantes
les chants de martinets la moto l'hirondelle
et dans les pièces les corps, les voix, les souvenirs,
toutes choses utiles
toutes choses sensibles

.3.

tout à l'heure hassan me disait Les gens essaient de vivre
des années se succèdent aux années sur un très petit lieu
à l'échelle du monde, et tant de vie dessus

du vent, des voitures, du bon vouloir

des camions, des cailloux, des suites camarades

la chevauchée sauvage en vue du bien commun

on aurait senti de belles choses il faut bien se le dire
et se la dire aussi la galère quotidienne
et se le demander à qui jeter la pierre ô toi
contre qui en as-tu
– et pourquoi tu t'accroches et qui est avec toi

défendre ces espaces qui ne servent à rien sinon à exister
défendre ses espaces qui ne servent à rien qu'à dormir
défense de dormir et de récupérer
faut voir tout ce qui fut jeté
ici

et ceux qui courent encore à jouer derrière toi

.4.

ce que ne montrent pas les images

les personnes
les choses familières
choses du dedans choses intimes
cuisine et salle de bain, serviettes sur l'étendoir
ou vaisselle dans l'évier
chambres chambres en tout genre
et tout ce qui est fait
les caprices de chacun les collections privées
les salons les armoires les caves et les poubelles
chaque personne vivante
– et bon
le reste avec –

les images montrent un temps
un instant de présence
bim – les yeux dans les yeux

et c'est cela qu'on se fait vivre

l'injure la plaisanterie et le temps partagé
feu le bâtiment C la suite camarade

.5.

contrefichons-nous du passé
qu'il nous plaise ou qu'on ait
quelque compte à régler

C'est la vie, c'est réel, il avait dit mérouane
et puis – quoi qu'il arrive, on y arrive

nous vestiges de demain sur le temps arrêté
nous présences de chaque pas
ici et maintenant et ce qu'on fait de ça

ce que nous voudrions
pouvoir sentir plus tard
pouvoir sentir longtemps
ce que nous ressentons sur un temps limité
un petit périmètre et puis quelques années
pas même 70 ans pour le bâtiment C
roulent roulent les pierres

du sable et de la terre à nos jeux d'aventures
ah que la terre est dure
les feuilles savoureuses
les images sentantes

